

L'ÉTRANGER

*Omabarigore, la ville que j'ai créée pour toi,
En prenant la mer dans mes bras,
Et les paysages autour de ma tête*

DAVERTIGE

Tu connais la chanson : *Bleu, bleu, l'amour est bleu*. A l'époque, toutes les voix la chantaient. De l'école au bordel. Des boutiques du bord de mer à la ceinture de chair du quartier des mendiants serrant chaque jour de plus près les vieux murs décrépits de l'ancienne cathédrale. Au collège de l'Immaculée-Conception où je donnais des cours d'anglais, les pupilles la recopiaient dans leurs cahiers de chant et le chœur l'entonnait pour ouvrir la semaine, à la récréation, après la récitation du lundi. Les vendeurs ambulants de fournitures scolaires, auxquels les sœurs avaient interdit l'entrée de l'établissement pour des motifs sécuritaires, passaient le bras dans l'ouverture du portail métallique pour introduire leur marchandise, jetaient un œil à l'intérieur et jouissaient, extasiés, de la beauté des corps de vierges chantant l'amour à l'unisson. Ils en oubliaient quelquefois de toucher le montant de la dette de la veille. J'en parlais le soir aux Aînés. Philosophes, ils jugeaient ce commerce équitable : une extase contre un aiguiseur ou une boule de vanille.

Bleu, bleu... Elle était partout. Elle touchait les hautes sphères de la fonction publique. A leur libération, les prisonniers politiques confiaient à leurs proches que le colonel Albert Pierre, chef de la police secrète, le plus rustre des tortionnaires

habillés par la dictature, se sentant soudain pris d'un accès de romantisme, renvoyait les urgences au lendemain, abandonnait ses instruments de torture à ses aides pour le lavage, rangeait la blouse d'interrogatoire et l'uniforme des forces spéciales dans le placard aux accessoires, choisissait une chemise aux couleurs hawaïennes et, rendu à la vie civile, partait chercher un piano-bar où il traînait des jolies filles et offrait une prime à l'artiste s'il jouait la chanson toute la nuit. *Bleu, bleu...* Elle traversait les corridors obscurs, les quartiers d'ombre sans issue apparente derrière lesquels se cachaient cependant des mondes, atteignait les bas-fonds des maisonnettes plantées au pied du Morne L'Hôpital, qui attendaient, sereines, le jour où la montagne, masse informe, lassée d'être rongée par la racine, déciderait de leur tomber dessus.

Bleu, bleu... Le soir, à l'heure où les temples fonctionnent à plein rendement, je m'asseyais avec les Aînés dans la cour de la pension, pour regarder passer le temps et écouter les bruits de la rue. D'ordinaire, tous les dieux de la ville venaient livrer bataille jusque devant nos portes. L'Étranger pestait contre la cacophonie des cohortes qui nous imposaient leurs demandes et leurs actions de grâce. Depuis son avènement, plus vive qu'un cantique, la chanson parvenait à troubler les services. Les dieux avaient trouvé leur maître. *Bleu, bleu, l'amour est bleu...* La concurrence s'avouait vaincue : seule une poignée d'irréductibles, tous cultes confondus, s'acharnait à scander les vieux chants d'espérance et les hymnes à la mort. *Bleu, bleu...* Assis dans la cour, chacun souvent avec lui-même, sans vrai besoin de converser, ou cherchant ensemble des mots qui tuent le temps, nous l'entendions monter du cœur des maisonnettes. Des voix paillardes, plus faites pour la rage, la

portaient jusqu'à nous. C'étaient des voix sauvages, sans formation académique, qui crachaient du *bleu, bleu...* comme des cris de détresse. C'étaient des voix humaines, acquises à l'air du temps. Habituees aux sécheresses et aux intempéries, aux querelles de ménage qui se réglait à l'arme blanche, au mal de vivre élémentaire que sait causer la pauvreté, elles aimaient ce refrain qui parlait d'autre chose.

Avec les Aînés, nous nous étions faits à cette vie ordinaire. Le matin, j'allais donner mes cours au collège. J'enseignais, pour gagner ma vie, une langue que je n'aimais pas et que je connaissais mal. Mais j'attendais la nuit pour me chercher une destinée et une définition. Chaque nuit, dans ma chambre, je traquais le poème. Je m'étais donné la poésie pour fin. Entre mes cours et cette poursuite aussi vaine qu'assidue de l'écriture poétique, il y avait les trois autres locataires de la pension, les Aînés : Raoul, l'Historien, l'Etranger. Ma vraie vie. Ces hommes étaient mes vingt ans. Bien plus que ces figures féminines dont l'absence faisait le thème de mes poèmes. La pension était notre monde, et l'on n'y entrait pas avec un patronyme. Mais avec son nom de guerre ou de paix, ce qui restait d'un long parcours ou laissait présager d'une dérive à venir. Un défaut essentiel. Une qualité perdue. Moi, j'étais l'Ecrivain. J'étais en ce temps-là amoureux d'une jeune fille. Je pense que je devais l'être, même si ma mémoire n'a gardé aucun trait de son visage, pas même un vague contour. Elle devait certainement avoir un prénom, comme toutes les jeunes filles, mais l'absence, quand elle dure, peut très bien devenir une vérité première. Je me souviens surtout que ma passion pour elle me dictait de fort mauvais vers sans attirer la réciproque. Je me souviens vaguement d'une

jeune fille qui ne m'aimait pas. Au fait, je me souviens surtout de ce souvenir-là, et que j'avais très mal. Les vieux étaient concrets, ma vraie vie, mon avoir. Le souper à quatre, les bavardages devant la porte de l'un ou de l'autre. Leurs chambres. Le fauteuil de l'Historien, sa pipe, ses pantoufles. La malle sous le lit d'où il tirait l'après-midi un livre pour s'enfermer dans le passé. La bouteille de rhum qu'il débouchait dès l'heure du petit-déjeuner pour boire au goulot jusqu'à l'heure du coucher. Pourtant la bouteille ne se vidait jamais, à croire qu'à chaque coup ce n'était plus la même et qu'il y avait une cave enfouie dans le sous-sol. Malgré la certitude de ses médecins qui affirment qu'il est mort d'une trop longue overdose d'alcool et de tabac, il m'arrive de me demander si l'évidence de son alcoolisme ne participait pas d'une vaste comédie. La vie de l'Historien était peuplée, je crois, d'une longue série de concessions à ce besoin vulgaire de détails caractéristiques qui rendent l'autre supportable. Il avait souvent pris, et ce en des circonstances très différentes, l'apparence qu'on attendait de lui. Les gens peuvent mourir de n'avoir jamais été qu'une composante du décor, au gré d'une femme, d'un époux, d'un club ou d'une société, par manque d'appétit de révolte. Il y a eu dans sa vie deux gestes de colère. Il m'a raconté le premier quelques jours avant de mourir. Le deuxième, j'en fus le témoin. Et le quenêpier mâle, le seul arbre encore debout dans notre cour, en avait été la victime. J'avais pris logement à la pension afin de m'éloigner de cette compagnie obligée que constitue la famille. La solitude me paraissait un bon départ pour rencontrer l'autre, pour poursuivre la poésie que j'érigeais en idéal. La jeune fille était la matière de cet autre souhaité. Sans doute, y en avait-il plus qu'une. Mais qu'importe

le nombre. Les Aînés m'avaient accueilli, là où elle m'avait rejeté. C'est une bonne justice que leurs vies, leurs secrets me soient restés comme des trésors inépuisables. J'essaie aujourd'hui de mériter le don. Je les revois. Je les entends. Leurs portes me sont ouvertes, leurs vérités et leurs légendes. Mes pas n'hésitent pas à entrer dans leurs chambres. Même celle de l'Etranger qu'il gardait toujours cadenassée, parce que, la véritable clé de son royaume, il la portait toujours sur lui. Je les revois tous trois. J'ai devant les yeux le certificat honneur et mérite décerné à Raoul par la Direction générale du service d'eau potable lors de sa mise à la retraite, la seule décoration accrochée à son mur. J'ai oublié la jeune fille de mes vingt ans. Mais je remonte le temps jusqu'aux Aînés pour te parler à toi. Tu dois avoir l'âge qu'elle avait. Peut-être seras-tu comme elle. Je n'oserai donc pas t'aborder. Mais je n'oublierai pas ton nom. D'abord, parce qu'on n'oublie que ce que l'on a cru savoir. Et je ne connais pas ton nom. Et puis, parce que j'atteins la limite d'âge qui ne laisse plus à l'homme le loisir d'oublier ce qui lui tient à cœur. J'ai peu de temps. A peine ce qu'il faut pour tenter de s'accrocher à quelque chose ou à quelqu'un avant de s'en aller. Juste ce qu'il faut pour se souvenir, chasser la mauvaise part, et espérer à toute vitesse.

L'Historien et Raoul m'invitaient souvent à entrer dans leurs chambres. Les chambres n'étaient pas luxueuses, et de la mienne aux leurs il n'y avait pas dix pas, en comptant l'allée et les marches. Cependant, je prenais plaisir à ces visites. J'avais la vingtaine triste et j'aimais partager la nudité de leur univers, cette odeur de mémoire qui donnait l'impression d'un savoir sur le temps, l'atmosphère sereine d'une possible sagesse. Ils venaient aussi dans ma chambre, et nous parlions des choses courantes.

Des quatre portes, seule celle de l'Etranger fermait sur un mystère. L'Etranger était le plus ancien des locataires. Je le savais par Raoul. L'année de sa retraite, Raoul était venu s'installer à la pension. L'Etranger y vivait déjà. Sa porte toujours fermée. Par tous les ciels. Sa fenêtre aussi. Raoul s'était informé auprès de la propriétaire sur cet étrange voisin de chambre qui se barricadait par tous les temps : au plus fort de la saison sèche, quand l'air est coupant comme une lame de rasoir et qu'on espère en vain le baiser de la rosée ; après les pluies d'avril, quand l'eau a chassé la poussière, et monte dans la nuit l'odeur de la bonne terre. La propriétaire n'en savait pas trop : c'était un homme qui avait voyagé, et qui payait son loyer à l'année, en dollars canadiens. A la mort de l'Etranger, nous

sommes allés chez elle pour obtenir des renseignements sur la famille de notre ami, ses parents proches, dans le but de les contacter. C'est une mission difficile que d'avoir à interrompre le quotidien d'une personne que l'on ne connaît pas pour lui dire : vous avez un mort. La propriétaire nous était reconnaissante d'accepter de nous en charger. Elle avait cherché dans un tiroir rempli de carnets de reçus. Elle possédait peu d'informations, refusait la charge d'avertir la famille, mais ne parvenait pas à mettre un terme à ses sanglots. C'était une bonne bourgeoise, elle pleurait l'inconnu qui payait en devises.

Dans la hiérarchie des présences, l'Historien était le troisième arrivé, le plus jeune des Aînés. La porte de l'Etranger était restée fermée au spécialiste du passé. A mon arrivée, il m'avait pris en affection – j'étais le seul à échapper à ses engueulades – mais il ne m'avait pas ouvert sa porte pour autant. Cette porte fermée constituait un objet de discussion entre Raoul et l'Etranger. Cachait-elle des trésors rapportés de ses voyages ? Tout voyageur conserve des objets de valeur qui ponctuent des moments, lui permettant, au besoin, de revenir sur sa route et fixer des souvenirs. Peu important à Raoul. Ce vieux fou malpoli nous prenait-il pour des voleurs ? Il accusait l'Etranger d'être un vieil homme sans manières à qui ses voyages n'avaient rien enseigné s'il ne comprenait rien à l'amitié et à la politesse ! "L'amitié, c'est quand je vais chez toi et que tu vas chez moi. L'amitié, c'est quand je peux te déranger à n'importe quelle heure. Un jour, tu seras en train de crever dans cette chambre, et personne ne pourra te venir en aide !" Mais l'Etranger n'avait pas besoin d'amis, et il ne crèverait pas ici. Il se préparait de nouveau à partir ! Libre à Raoul de se rendre chez ses amis.

N'était-ce pas ce qu'il faisait de ses samedis ? Le samedi, en effet, Raoul visitait ses amis. Il en comptait un très grand nombre. Morts, pour la plupart. Des employés de la fonction publique, comme lui, qui avaient en leur temps traversé le pays pour installer des conduites d'eau dans des villes assoiffées. Des ouvriers du bâtiment, des travailleurs manuels qui avaient vieilli vite. "Regarde les mains d'un homme, et tu sauras s'il a servi à quelque chose dans sa vie." Raoul me disait cela en me montrant ses mains, des battoirs calleux, ridés mais fermes, des mains de retraité de la force physique, sorti blessé mais victorieux de multiples combats avec les matériaux. Des mains semblables, sans doute, à celles de ces amis dont il vantait parfois les humbles prouesses sur un chantier, dans une usine. Il était le chroniqueur de cet héroïsme du quotidien qui tue les rudes travailleurs sans que personne, à part leurs veuves, ne songe à vanter leur mérite. Pour leur rendre justice, il avait noté dans un calepin leurs noms, les dates de décès, l'emplacement des tombes. Le samedi, il faisait sa tournée des cimetières.

L'Etranger n'avait pas d'amis et ne faisait rien comme tout le monde. Pas la moindre concession à la couleur locale. Tout l'énervait. Tout allait mal. Il se réveillait le matin la bouche déjà pleine de reproches. Il sortait de sa chambre, refermait sa porte derrière lui, jetait un regard circulaire sur la cour de la pension et crachait : "Saleté, va", comme s'il s'adressait au pays tout entier. Comme si les feuilles mortes du quenêpier mâle, l'arbre lui-même, trop grand pour une cour si petite, la cour elle-même et son air triste, rabougri, sa surface inégale : là, le gravier, ici, la terre battue ; ses autres incohérences : trop blanche de soleil et de poussière le matin, trop sombre la nuit à cause de

l'arbre qui lui cachait la lune, son portail décoloré et sa clochette à la voix faible, éraillée, symbolisaient une catastrophe plus grande. "Saleté, va" et l'Etranger crachait en visant la clochette du portail. Sur la cour. Sur le pays. Sur les premiers passants et le petit matin. Sur le jour. Sur la nuit. Sur l'hymne national, les huit coups de huit heures, l'ouverture des bureaux, l'Etat, la société, le simple citoyen et ces voix niaises qui chantaient *Bleu, bleu, l'amour est bleu*, comme si elles avaient trouvé les secrets de l'existence dans de telles platitudes. L'Etranger crachait sur "ici". Pour lui, c'était limpide : il y avait "l'ici" et l'ailleurs, le pire et le meilleur. Il en avait marre d'écouter tous les soirs la même chanson et reprochait aux habitants des maisonnettes clouées au pied de la montagne de ne pas prendre leur domicile sur leur dos pour s'en aller chercher ailleurs une vie qui va avec le rêve. "Ils m'agacent, l'Ecrivain ! Leur connaissance du monde, ça ne va pas plus loin qu'une chansonnette française. Un mois qu'ils ne chantent plus que ça ! Tu verras ! Un jour, à force de chanter faux, ils finiront par s'attirer la colère de la montagne. Le peu qu'il reste d'arbres, les pierres, la terre sèche, tout leur tombera dessus. Ça chante faux, et rien ne bouge. C'est le règne de l'immobile." Il désespérait d'amener Raoul et l'Historien à partager ses vues. "Ils sont trop vieux pour me comprendre. Mais, toi l'Ecrivain, tu as l'intelligence de la jeunesse. Vivre, c'est partir." Il m'apportait parfois, sous la forme de vieux disques, les produits dérivés d'un quelconque exotisme : musique des Andes, folklore d'Afrique australe, n'importe quel ailleurs, et il disait, assez fort pour que, de leurs chambres, les autres puissent entendre : "Ecoute ça, l'Ecrivain, pour ton inspiration. Parce que, l'inspiration, ça court pas dans le voisinage !"

Le disque ne répondait pas toujours à la promesse de la pochette. Il m'en avait prêté un qui promettait une suite de Bach interprétée par un grand orchestre. Il me l'avait prêté plusieurs fois en me suppliant de ne pas l'abîmer. C'était, répétait-il, l'un de ses préférés. Hélas, pas le moindre instrument, interprète ou compositeur. Les virtuoses annoncés ne jouaient que des bruits : gargouillis, sifflements, tapage et chuchotements. J'ai mis des soirs à réaliser que c'était la musique du vent. Je n'en ai jamais discuté avec lui. L'avait-il seulement écouté ? Mais pourquoi poser des questions auxquelles on peut soi-même apporter une réponse ? Il m'aurait juré, ses yeux de tour du monde brillant dans la pénombre, qu'un disquaire de Paris ou de Valparaíso s'était foutu de sa gueule et qu'il avait souhaité me faire goûter la plaisanterie.

Paris, Valparaíso... La bouche de l'Étranger vivait de toponymes. Chaque phrase était un long voyage. Elle commençait dans un pays, virgule, s'attardait dans les rues d'une ville frontalière, se prélassait, virgule, longeait, tranquille, la frontière, la traversait, virgule, changeait de cap, point barre, prenait la mer, virgule, plongeait dans les eaux vertes d'un ou deux océans, sortait de l'eau, virgule, et reprenait sa route sans savoir son chemin, sautait, légère, d'île en île, s'arrêtait, suspensions, pour respirer un temps l'odeur d'une vieille ville ou l'odeur d'un jardin, s'offrait, indépendante, des ciels, des paysages, pour ne finir qu'au bout d'un vaste itinéraire, sur une terre éloignée de son commencement.

Maintenant que j'y pense en refaisant ses voyages pour te les raconter, éclatées qu'elles étaient, je crois que ses phrases cachaient un noyau. A-t-il trouvé ce qu'il cherchait ? Et qu'était-ce ? Raoul n'avait pas tort de dire qu'en croyant à sa différence l'Étranger n'était rien qu'un homme comme

les autres. Un chercheur de sens, désireux de trouver les formes les plus justes derrière tous les “je t’aime”. C’était un justicier, un sacré correcteur, qui voyageait toujours dans des histoires d’amour.